

et tes mouvements de lèvres,
la façon dont tu caresses la carapace de l'insecte sur
ta peau,
dont tu salues un bateau qui ouvre à peine les yeux,
dont tu embrasses un arbre qui tourne comme une
rivière,
aussi la manière
dont tu te dis : «J'y vais!»
Un poème à la fois, ce n'est pas grand-chose
et c'est tout l'univers.

POSTFACE

de Jean-Luc Outers et Gérard Purnelle

Dans les pas de Carl Norac

Pour un poète destiné à se confronter aux mots, les matériaux mêmes de son art, il peut paraître logique de s'interroger d'abord sur son propre nom, quitte à l'abandonner sur le bord de la route. C'est ainsi que Carl Delaisse renonça au sien pour prendre celui de Carl Norac dont il fit son nom de plume. Comme Pierre Coran, son père, lui aussi poète, l'avait fait bien avant lui. Sachant que Norac est l'anagramme de Coran, on peut se demander si cette mue n'est pas avant tout symbolique : en prenant un pseudonyme, le jeune Carl Norac adressait un signe à son père, l'avisant qu'il mettait ses pas dans les siens. Pas étonnant que l'on retrouve ici et là Pierre Coran comme dédicataire des poèmes de son fils.

Mes pas me devancent toujours un peu.

Mes pas sont l'instant d'après.

Pourtant je ne cours pas.

Je mets ces pas dans les pas de mon père.

*Ensuite, je mets ces pas dans les miens.
Ils passent, jamais au passé¹.*

Un père, figure tutélaire, oiseau, homme libre, en qui le poète se reconnaît totalement.

*Aidant le jour à se poser dans la forêt,
Étant seuil et chemin comme chacun
Ou oiseau par défaut,
Ou chêne par chance,
Il y a cet homme perché,
Mais jamais sur lui-même,
Et cet homme est mon père. (UVPB²)*

Certains musiciens lient leur talent au bain musical dans lequel ils ont été plongés dès la naissance par une mère ou un père violoniste ou pianiste, faisant vibrer de leur art la maison familiale. On peut dire, de la même manière, que Carl Norac, dès sa prime enfance, a baigné dans les mots de la langue. Né en 1960 à Mons d'un père poète et d'une mère comédienne, Carl raconte qu'enfant il voyait sa mère répéter ses spectacles devant un miroir pendant que,

1. Carl NORAC, *Poèmes pour mieux rêver ensemble*, Paris, Actes Sud Junior, 2017.

2. Nous renvoyons aux recueils repris dans ce volume au moyen des abréviations suivantes: LMDD = *Le Maintien du désordre* (1990), DaH = *Dimanche aux Hespérides* (1994), LVL = *Le Voyeur libre* (1995), LC = *La Candeur* (1996), EdIP = *Éloge de la patience* (1999), LCB = *Le Carnet bleu* (2003), Mét = *Métropolitaines* (2003), SPHS = *Sonates pour un homme seul* (2008), UVPB = *Une valse pour Billie et autres figures libres* (2013).

dans la pièce à côté, son père penché sur sa table de travail, faisait courir sur la page un stylo que Carl nommait «la danseuse», assimilant l'écriture à la danse, comme si écrire était faire danser un porte-plume. Ainsi le jeune Carl, avant même de connaître l'alphabet, remplissait des feuilles de signes qui faisaient sens à ses yeux. Les notes de musique ou les mots de la langue, quelle différence pour un enfant surtout si les mots, son père poète les faisait chanter?

Le jeune Carl a passé son enfance à Mons, ville de la province du Hainaut, au cœur du Borinage, région qui fut un site minier de la forêt charbonnière dont les veines se prolongeaient au-delà de la frontière française. L'extraction du charbon et l'essor industriel qu'il provoqua fit la prospérité de la ville jusqu'à la fin des années septante, date de la fermeture progressive des charbonnages en Wallonie. Les terrils envahis lentement par la végétation et les carcasses rouillées des puits métalliques témoignent encore aujourd'hui de ce passé mémorable où les mineurs extrayaient le charbon des entrailles de la terre. Carl Norac l'évoque dans le poème *Borinage* dédié à Marcel Moreau, frère en écriture, natif de la même région et marqué lui aussi par la terre noire de ses origines. On se souviendra des pages, noires elles aussi, que l'écrivain, décédé en 2020, consacra au Borinage et à la Haine, la rivière qui y coule, «poussive, silencieuse, sale comme une lessive de houille¹». Carl Norac, comme en écho:

1. Marcel MOREAU, *Egobiographie tordue*, dans *Incandescences*, Bruxelles, Espace Nord, n° 10, 1984.

Un astre défraîchi nous servait de perruche. Nous aimions le toiser avec des fables crues, des éclats de charbon qu'une absence de dieux rendait sacramentels. Autres reliques vers les champs, des chevaux revenaient avec les blanchisseuses. Ces femmes-oiseaux se frottaient si souvent aux crinières que leurs seins étonnaient les doigts gris des mineurs. Pour paraître moins ladres, nous jouions à la lutte. Nous imitions l'accent et les poignées de ces hommes. Arrachés aux rivières, aux minces épinoches, d'autres enfants nous rejoignaient en route. Nous suivions les filles humides vers ce couchant qui ramenait leur père des viscères d'un monde où nous allions plonger. (EdIP)

L'enfance, Carl Norac semble n'en être jamais sorti tant son regard sur le monde semble celui d'un enfant émerveillé. *Je demeure encore cet enfant étourdi de ne pas mourir et qui savoure l'éternité avec nonchalance (SPHS)*. Le regard de l'enfant est celui du premier degré qui prend les choses comme elles sont; ou plutôt, celui qui cherche *le fond des choses dans l'effet miroitant de la bruine sur l'étang*¹, ou encore celui qui voit le soleil *dans une goutte de pluie: Nous vivons l'instant présent. L'avenir, c'est trop loin, c'est pour les autres (LCB)*.

L'enfance n'est toutefois pas seulement ce temps initial de la vie où s'opère le miracle de la rencontre d'un regard et du monde. Car si le poète peut écrire: *Les miracles, j'y croyais à l'époque de l'enfance. J'en provoquais par accident et je riaais à l'idée de rêver (SPUHS)*,

1. Carl NORAC, *La Poésie pour adultes et pour enfants: le grand écart?*, Bruxelles, Midis de la Poésie, 2020.

c'est aussi à cette époque que s'apprend la souffrance: *et noyer mon chagrin d'enfant dans une vasque (LMDD)*. Se souvenir et écrire sont alors une seule et même chose, à la source de cette douleur: *j'accouche sur papier la glaire d'une enfance (LMDD)*; *Quand l'enfant n'a plus d'ombre / où cacher sa naissance / je joue ma seule chance / sur cette page sombre (LMDD)*. Et ce fils de poète qu'est Carl Norac s'interroge alors: retrouve-t-il l'enfant qu'il fut, ou met-il au monde son propre fils? La question est clairement posée au détour d'un poème: *Les draps comme les gorges déplissent ma mémoire. L'enfant qui en surgit, est-ce mon fils ou mon image? (LC)* Et trouvait déjà une façon de répondre dans un poème tout entier, «L'invention de l'enfance» (LVL).

Entre merveille et chagrin, l'enfance est ainsi ce temps ambigu que nous partageons tous – et d'abord avec les enfants eux-mêmes. Raison pour laquelle celui qui pourtant a écrit nombre d'albums pour la jeunesse récuse la distinction toute formelle entre ce que certains qualifient de poésie pour adultes et de poésie pour enfants. Pour lui, *dans sa multiplicité absolue, la poésie est une et indivisible* quel que soit son lecteur supposé car *les poèmes, qu'ils s'adressent aux enfants ou aux adultes, naissent de la même étincelle, d'un regard posé différent, d'une rencontre qui se produit dans les mots*¹. Elle est celle qui, s'adressant à l'enfant qui sommeille en nous, nous accompagne à tout âge de la vie. *Qui je suis moi qui vis près de toi? La poésie*².

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*

Le jeune Carl a, comme on dit, des fourmis dans les jambes. Dès l'adolescence il ne songe qu'à partir. *Je ne sais quand j'ai eu vraiment envie de partir. Ce devait être à l'époque où l'on traîne sa défroque sur les bancs de son lycée, gorgé du premier alcool, de la salive des filles (LCB)*. Carl a choisi de partir à la découverte du monde et les mots désormais seront d'abord ceux que l'on découvre émerveillé sur l'arrondi d'une mappemonde : Buroysund, Népal, Ziguinchor, Casamance, Bali, Delphes, Cercle arctique, Bergen, Sri Lanka, Héraklion, N'Gor, Khemisset, Rabat, Mussorie, Annapurna, Nuwara Eliya, Athènes, Jyvaskula, Calcutta, Pamukkale, Gorafe, Castlerigg, Hampstead, Mont-Royal... autant de points sur la carte du monde qui s'installent dans l'imaginaire par la seule résonance de leur nom. Le voilà parti sur les traces de Nicolas Bouvier ou de Blaise Cendrars, écrivains voyageurs, ses illustres prédécesseurs. Et ses voyages nourrissent son écriture, suscitent le poème : dès *Le Voyeur libre* (1995), des sections entières rassemblent des textes inspirés par des choses vues aux quatre coins du monde, et cette démarche culminera avec *Le Carnet bleu* (2003), qu'elle définit entièrement.

Pour Carl Norac, le voyage n'a rien à voir avec l'exotisme. Le voyage est avant tout un voyage « au fond de soi », au sens que lui a donné Victor Segalen, autre écrivain voyageur. Ainsi, sur une petite île du Sénégal, alors qu'il observe sur la plage des enfants, des femmes et des hommes, il se demande *s'ils rient ou s'ils pleurent : De même dans notre vie, jamais nous ne*

savons si le désespoir croît ou décroît quand la tendresse vient, si la caresse est un baume au cœur ou le couteau qui le saigne (LCB). Ou encore sur un marché de montagne :

À midi, j'y vaque tranquillement à mon désordre. Je sème mes pas où je veux et mon silence, même quand il se prolonge, entre sans âpreté dans tous les pores de ce paysage. (LCB)

Partir, quitter son espace de vie, ses habitudes, s'arracher à la mélancolie du quotidien, est déjà en soi un acte qui transforme celui qui se veut voyageur :

[...] partir me rend léger. À chaque heure sombre ou simplement grise de ma vie, je me surprends à marcher sur l'air. (UVPB)

Ou : *J'ai toujours gardé une paire de chaussures trop grandes : je les appelle les chaussures pour fuir (SPHS)*. Carl Norac serait « le piéton du monde » comme le nomme Rony Demaeseneer :

On suit dès lors les traces laissées par le poète comme autant de mots cailloux balisant notre chemin de lecture. On ricoche, on trébuche, on cueille car on est en mouvement, sur une route de campagne, à l'orée d'un bois où l'on se remémore les cabanes, les futaies de l'enfance avant d'entrer dans le grand monde¹...

1. Rony DEMAESENEER, *Le Piéton du monde*, dans *Le Carnet et les Instants*, mars 2021 (disponible sur : <https://le-carnet-et-les-instants.net/2021/03/21/norac-un-verre-d-eau-glacee/>, dernière consultation le 19 août 2021).

On peut aussi voyager en parcourant chaque jour la ville où l'on vit à la manière de Patrick Modiano qui ne cesse d'errer dans les quartiers de Paris pour en faire la toile de fond de ses romans. Coutumier des trajets dans le métro parisien, Carl Norac y observe les femmes que le hasard a plantées devant lui. Tel un photographe ou un entomologiste il scrute un visage, des jambes, une oreille, un œil, un collier, des cheveux, une joue, le sépia d'une peau, une robe bleue pour les fixer dans l'instant. Ces portraits de présences fugitives, il les consigne dans son carnet qui deviendra un recueil, *Métropolitaines*. On ne peut que songer à *La Chambre aux miroirs* (1929) du surréaliste bruxellois Paul Nougé¹ : *Visage lourd, sourcils épais, bouche lourde ; très noire, yeux et cheveux, un peu de moustache, dix-huit ans, lavandière*. Certes les trente-huit femmes que décrit Paul Nougé de manière sèche et abrupte, sont dévêtues. Mais ses métropolitaines, Carl Norac ne les déshabille-t-il pas du regard ? [...] *son corps ouvert, lisible enfin*. Du reste, la référence au texte de Nougé semble explicite :

Boucles d'argent. Son maquillage est si vif qu'il semble se refléter partout. Une femme comme une chambre aux miroirs. Palais des glaces, artifices, et surtout cette fatigue de briller, cette absolue fadeur de l'éclat.

1. Paul NOUGÉ, *La Chambre aux miroirs*, dans *Fragments*, Bruxelles, Espace Nord, n° 7, 1990.

Juste retour des choses, à la fin, le voyeur se sent à son tour observé :

C'est elle qui m'observe. De son regard attentif, je ne peux plus me dépriser. Elle note dans un carnet les mots que je voulais lui prendre. Alors, passant et voyeur, anonyme et voleur, je n'ai plus qu'à soigner mes poses, ma prestance rêvée et mes tics. Mes écarts de langage ne me sont plus d'aucun secours.

Il n'y a pas que dans *Métropolitaines* que la femme capte le regard du poète. Elle est à peu près partout et quand elle n'est pas nommée, en exagérant à peine, on la retrouve en filigrane ou entre les lignes de ses poèmes. Mais à l'inverse de la poésie romantique du XIX^e siècle, la femme chez Norac n'est pas cet être inaccessible dont on se complaît à rêver et à rêver encore. Elle est au contraire un corps sensible que le poète ne cesse de contempler ou de désirer.

Je la regarde se peigner sur le toit du monde. Le dos des oiseaux semble lui servir de miroir. Elle mesure la cambrure de ses seins à l'aune du brouillard qui monte. [...] Puis sans la moindre rupture, elle m'ignore en repeignant ses cheveux, inlassablement, dans le vent et le beurre. (LCB)

Ou à Bali, *Une fille vient des rizières, peau d'alevin, les jambes humides, offertes à la main que tu tends. [...] Le corps qui te semblait conquis s'éloigne et tu essaies d'autres verroteries : poèmes et rires où le destin te sort à moitié de la bouche (LCB)*. Dans le registre des sens, la

femme serait du côté du toucher et les mots du poète déposés comme des caresses.

L'acte physique, chez Carl Norac, n'est ni éludé, ni sublimé; il *est*, tout simplement, comme les autres expériences de la vie, et d'abord évoqué sans illusions ni fausse pudeur: c'est bien cet instant qui situe l'individu entre rencontre de l'autre et solitude. Et le sexe de la femme, cet obscur objet du désir, lance l'homme à mi-chemin de la joie et de la perte: *L'âpreté, tu la mesures / comme subtile la couture / dans les pans de ta joie, / là où le duvet tranche, / où le sexe s'éploie / en pure perte (LVL).*

Le sexe féminin est intimement lié au monde, il en est à la fois l'ouverture et l'issue, la conquête et la fin; trois extraits parmi notre choix de poèmes le montrent bien:

*je choisis d'entre tous:
le moment le plus trouble
pour bouger au milieu
de ce sexe qui bat
en étouffant le monde
entre deux lèvres rouges. (LMDD)*

*Comme un avare, nous comptons nos moments d'éternité,
nos secousses sismiques, nos rares élans valides, cet instant
où, dans le sexe d'une femme, le monde s'écroule, le ciel
s'élève enfin. (DaH)*

*Où vont ces passantes fertiles? [...] Je les déshabille à distance.
Elles ont des seins durs, je le sais, un ventre lisse,
sans toison. Aujourd'hui, depuis le Pont Saint-Charles, la
ville a laissé rouler ces femmes devant moi, pareilles à des*

*noix pour ma bouche. Je vais courir et les enlacer comme si,
désormais, l'abandon du monde pouvait commencer par
l'étreinte. (UVPB)*

La sensualité imprègne toute la poésie de Carl Norac:

*Quelle main dois-je tremper dans la cire pour que le goût
de la cendre ne me traverse plus les doigts? Écris comme on
perle, répond une voix, et repais un cristal. Les mots qui te
sont donnés, tu peux les confondre allègrement à l'habitude
de respirer. (LC)*

Au point que les mots semblent avoir leur vie propre jusqu'à perturber les intentions du poète comme des empêcheurs de penser en rond.

*Je n'ai pas besoin des mots. Ils s'imposent à moi comme ces
amis inopportuns qui font crisser vos chaises, s'installent aux
repas et s'indiffèrent de vos jeûnes. Mauvais coucheurs, ils se
gaussent d'être aussi légers qu'une gaze sur une blessure pro-
fonde. Le poème me sert à les raccompagner avec parfois des
tendresses polies, souvent des violences précises. Un geste de
la main suffit alors à les écarter. (LC)*

Les mots ont une présence physique. Face à eux, il s'agit de bien s'y prendre. *Les mots s'ouvrent distrai-
tement comme des nœuds faciles ou des huîtres précieuses
(LC).* C'est peut-être cet exercice qu'il nomme: *atten-
ter au langage.*

La poésie de Carl Norac ne serait-elle pas cette irruption des mots dans l'instant où on ne les attendait

pas? Il écrit: *J'ai toujours éprouvé de la tendresse pour les instants perdus (SPHS).*

Il y a d'abord le silence comme une mise en condition de l'acte poétique: *Le silence juste avant le poème devient ce merle proche qui chante et que l'on ne voit guère (SPHS).* Et puis, lentement, on entre dans le poème: *Tu choisis ton arrêt le plus proche de chez toi, mais tu sais qu'être poème t'emmène juste au-delà¹.* Ce n'est pas un hasard si c'est dans ses poèmes pour la jeunesse que Carl Norac tente de définir son art poétique:

La poésie fait son nid d'une main à peine ouverte, elle peut suivre les lignes de la paume et aussi vivre dans un poing. Elle est ce souffle inattendu qui patientait en toi, ce temps posé sur l'instant, mais qui dure. Si tu veux la dresser, change de livre, délaisse les gens qui veulent la définir. Elle aura toujours le coup d'aile d'avance de l'oiseau quand tu veux l'attraper. Un poème ne t'attend pas. Il est là, même où tu l'ignores².

Ou *Un poème parfois, ce n'est pas grand-chose. / Un insecte sur ta peau dont tu écoutes la musique des pattes. [...] Un poème parfois, ce n'est pas grand-chose. / Pas une longue chanson, mais assez de mots pour partir³.* La poésie, selon Norac, ne serait-ce pas une manière de regarder le monde à travers les infimes détails de la vie, un art de faire parler les objets et les choses: *Ce fruit parle sur la*

1. *Poèmes pour mieux rêver ensemble, Ibid.*

2. «Poème pour l'enfant au bord d'une page», dans *La Poésie adultes et pour enfants: le grand écart?*, *Ibid.*

3. *Infinition*, poème inédit.

table. Avec sa couleur fauve, signe d'un léger pourrissement, il me parle (SPHS). Un art de vivre, en définitive?

C'est que le poème de Carl Norac, loin de se limiter à la notation de choses vues ou à l'expression d'une sensualité, parcourt toutes les strates de l'être et de l'expérience humaine. Sa particularité est de le faire comme en filigrane, sous les mots, presque entre les phrases.

Pourtant, c'est bien un sujet parlant qui s'exprime dans ces poèmes: *Je suis debout sur un miroir et je vous parle (DaH).* Le poème est miroir, le poète est debout, il s'adresse à nous: toute la poétique de Carl Norac est dite. Mais ce parti pris nettement affirmé – parler de soi, celui qui parle est le poète – ne va pas sans ambiguïté. Il y a tout d'abord la revendication d'une qualité du sujet, qui traverse toute l'œuvre et s'exprime par un mot: la *candeur*. C'est d'ailleurs le titre, assez original pour l'époque, d'un des recueils majeurs du poète (1996). Celui-ci pose au candide:

Je crois que j'écris avec le même espoir d'alléger mes verbes trop lourds et d'aboutir à la candeur qui, seule, permet de voler. (LCB)

Je courais dans les forêts avec des mots vainqueurs à la bouche. Mon emploi était le candide. J'en cultivais les ombrages. (UVPB)

Cette qualité, qui est évidemment étroitement liée à l'enfance (la citation qui précède le montre bien), est d'abord l'objet d'un désir incertain, jamais

acquis: *Courions-nous à la candeur? Étions-nous si peu candides?* (LC). C'est bien face au monde que le sujet (l'enfant) est candide: toute une section de *La Candeur* (ici reprise) s'intitule «Complices ou adversaires du candide» et commence par «Les objets», puis «Les mots», puis «La mort», «Le néant», «Le rêve», etc.

Candide comme un enfant, ou se rêvant, se fantasmant, se désirant tel, le poète ne s'avance pas pour autant totalement à découvert: il a conscience de plaquer parfois (souvent?) un masque sur son visage, masque qu'il peut à tout moment ôter ou replacer: *j'avance à découvert paré de feu mon masque*, écrit-il à l'entame de l'œuvre (LMDD), à quoi il répond lui-même par une question: *Combien de temps pourra durer le dialogue avec le double, cette abstinence du reflet qui laisse converser la chair? Le temps peut-être de s'arracher un masque de cire tiède* (DaH). Écrire serait ainsi osciller constamment, dans une perpétuelle recherche de soi (à chercher à savoir quelle candeur me pousse, LMDD) entre sincérité et dissimulation: *Un je ancien, usé, s'esquive sous ma langue* (LC). Cet écart a un nom, la distance, et la vertu recherchée serait une forme de courage face au monde: *je prône la distance, / je ne déserte pas* (LVL).

La distance, Carl Norac la pratique dans le poème de diverses manières: en faisant appel à l'imaginaire, dans nombre de textes qui, à l'opposé des «choses vues» en voyage, fabriquent des scènes où toujours le sujet est engagé, mais dans un monde de rêve ou de

pure fiction, qui emprunte sa tonalité et ses composantes à un certain surréalisme. La proximité avec l'univers de Michaux se fait également sentir, dans de petits apologues drolatiques qui manient l'ironie douce et cruelle à la fois: dans notre choix, par exemple, les poèmes «Je vais mon pas de chaise» (LC), «La joue morte» (EdIP) ou «L'art des ruines» (EdIP). La dérision traverse une part importante des poèmes de Norac, ajustant cette distance à l'égard du discours, qui dit sans dire tout en disant: *Je crache un peu de pourpre pour une lectrice* (LC). Enfin une troisième façon de mettre discours et vie à légère distance l'un de l'autre est de jouer sur le langage, en un jeu présent dès le début de l'œuvre: *contre vents et marâtres / contre ventre et marées* (LMDD), *j'ai connu tous les bouges en toi / celui où lisse tu te sacres / celui où âcre tu te plisses* (LMDD).

Si l'ironie et la dérision s'avèrent indispensables à l'expression poétique, c'est qu'en tant qu'être humain, le poète a pleine conscience de sa destinée, et qu'il n'en élude rien. *L'enfant étourdi de ne pas mourir, qui savoure l'éternité avec nonchalance* (SPHS), *saigne [pourtant] avec le jour fnissant* (LCB). Il sait qu'il ne peut dresser l'infini contre l'infini ou l'enfance contre l'enfance (EdIP). Toutefois, sous les masques et les voiles ironiques dont il peut parer son poème, derrière les pirouettes quasi pyrotechniques qui s'y déploient parfois, Carl Norac s'avère assertif, comme au détour de tel ou tel poème, dans la confiance en une vertu humaine – et peut-être est-ce là son «message» à

nous adressé: l'espoir, *chancre ou chancre* (SPHS, et ce second qualificatif était déjà attaché à l'espoir au début de l'œuvre: *ce chancre d'espoir nu*, LMDD); un espoir toujours précaire, cruel et douloureux: *De même, dans notre vie, jamais nous ne savons si le désespoir croît ou décroît quand la tendresse vient, si la caresse est un baume au cœur ou le couteau qui le saigne* (LCB).

Entre sensualité et métaphysique, humour et désespoir, candeur et fiction, ces quelques lignes de force de l'écriture de Carl Norac dessinent un art poétique que le poète ne craint pas de nous livrer:

Je n'écris pas la faute d'un homme inconnu. Je n'écris pas son oisiveté devant la mort. L'étonnement d'être debout suffit à la marche de mon poème. Tantôt il flatte la chair où qu'elle tremble, tantôt il perdure à tomber comme une monnaie dans les herbes. (EdIP)

*

La poésie, Carl Norac ne se contente pas de la créer, attentif au surgissement des mots. Il s'en fait aussi l'ambassadeur. Sur ce plan, il est sur tous les fronts. Il n'est pas un salon du livre, surtout pour la jeunesse, en Belgique, en France ou au Québec où il n'ait posé sa tente à la rencontre de ses lecteurs. Il a créé et animé à Liège, avec ses comparses Serge Delaive et Karel Logist, la revue *Le Fram* qui «privilegie la respiration poétique, en espérant contribuer à faire vaciller les frontières érigées entre les genres». On trouve au sommaire des numéros parus, de 1998

à 2012, pas loin de 200 auteurs connus, méconnus ou inconnus, dont nombre de jeunes écrivains publiés pour la toute première fois. *Le Fram* doit son nom au bateau de Nansen. *Fram*, en norvégien, signifie «en avant».

Carl Norac fut enfin désigné en 2020 «poète national» par la Maison internationale des littératures Passa Porta. Il s'est illustré dans ce rôle par de nombreuses initiatives dont les «poèmes funéraires» écrits par des poètes pour soulager la peine de ceux qui ont perdu un des leurs durant la pandémie.